

Judd Apatow, Ben Stiller, Larry Charles Le troisième rire

Helen Faradji

Numéro 140, décembre 2008, janvier 2009

Comédie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25236ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

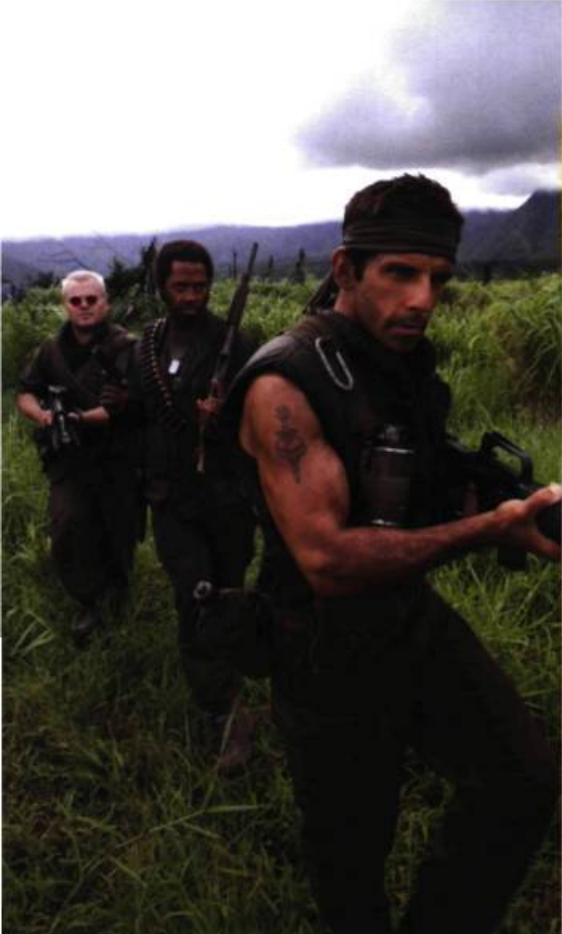
0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faradji, H. (2008). Judd Apatow, Ben Stiller, Larry Charles : le troisième rire. *24 images*, (140), 16–17.



Tropic Thunder (2008) de Ben Stiller

Judd Apatow, Ben Stiller, Larry Charles

Le troisième rire

par Helen Faradji

Qu'ils se nomment Ben Stiller, Jack Black, Will Ferrell, les frères Owen, Luke et Andrew Wilson, Steve Carell, Judd Apatow ou Seth Rogen, ces hommes sont, en quelque sorte, les nouveaux rois de Hollywood. Une véritable mafia du rire, un nouveau Frat Pack même (comme les appelle *USA Today* en 2004), qui semble avoir pris possession, depuis quelques années, du territoire de la comédie, faramineux résultats de box-office à l'appui. S'associant les uns aux autres, le temps d'un ou de plusieurs projets, ces nouveaux rois de l'humour à l'américaine semblent en outre dotés d'une formidable capacité à varier les rôles, se coiffant tour à tour de la casquette de réalisateur, d'acteur, de scénariste ou de producteur. Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple dans le grand cercle sans fin du rire yankee, *Anchorman: The Legend of Ron Burgundy* est interprété par Will Ferrell et écrit et produit par Judd Apatow, ancien producteur du *Ben Stiller Show* et réalisateur de *The 40-Year Old Virgin* où Steve Carell fit ses débuts avant de se retrouver aux côtés de Ferrell dans *Anchorman*. La boucle est bouclée.

Mais peut-on affirmer que les membres de cette joyeuse bande, venus de la télévision, sont les seuls maîtres à bord ? Peut-on penser sérieusement que la nouvelle comédie américaine n'a qu'un seul visage ? Pas tout à fait. Car non seulement cette grande famille est-elle beaucoup plus scindée qu'elle n'en a l'air, mais il faut encore tenir compte d'une tendance émergente, particulièrement passionnante et dont les héros pourraient bien finir par se faufiler jusqu'au trône.

Commençons par le début : cette apparence de grande famille dominante de nouveaux rois du rire. Des nuances sont nécessaires. Car, tout unis qu'ils soient, les héros satellitaires de cette smala de la joie et de l'allégresse gravitent en réalité autour de deux planètes principales : celle de Judd Apatow et celle de Ben Stiller. Ce sont deux planètes où se pratiquent deux rires bien différents : le rire gras et le rire-référence. Bien sûr, la variété des types de rires ne date pas d'hier. Déjà, au temps de son âge d'or, la comédie se divisait en multiples sous-genres, chacun construit selon des systèmes définis, chacun provoquant un type de rire particulier, allant de l'hilarité la plus franche au sourire le plus tendre. Et comme le cinéma américain n'est décidément qu'une longue évolution tranquille, deux de ces sous-genres contribuent tout particulièrement à éclairer le cinéma d'Apatow et de Stiller : la comédie de remariage (ainsi rebaptisée par Stanley Cavell¹⁾) et la parodie. À bien regarder ces œuvres, il est difficile en effet de ne pas considérer les deux réalisateurs comme les héritiers, plus ou moins dignes, de ces deux tendances.

Comme dans les comédies du remariage (*Bringing Up Baby* de Howard Hawks, *It Happened One Night* de Frank Capra, *Adam's Rib* de George Cukor, *The Awful Truth* de Leo McCarey, etc.), les deux réalisations d'Apatow (*The 40-Year-Old Virgin* en 2005, *Knocked Up* en 2007) et ses nombreuses productions (*Superbad*, 2007 ou *Forgetting Sarah Marshall*, 2008) mordent en effet elles aussi à belles dents dans cet inépuisable sujet : la possibilité de la vie

à deux (et son corollaire, l'impossibilité de la vie à deux). Pourtant, si Apatow retient de ses illustres prédécesseurs cette leçon essentielle, il en oublie aussi l'apport majeur : le portrait en creux d'une femme nouvelle, indépendante et autonome (souvent incarnée par Katharine Hepburn), symbole d'avancées sociales incontestables. Au milieu des héros trentenaires et mollassons d'Apatow, indifféremment accros à la porno ou au pot, les femmes semblent plutôt mal loties. Jolies potiches, fantasmes de petits garçons à l'Œdipe mal réglé ou cruches sans répartie, ses personnages féminins semblent tout droit sortis d'un imaginaire assez désolant. Et, cette fois, à travers elles, le portrait qui se dessine en creux est plutôt celui d'une Amérique conservatrice et réactionnaire (dans *Knocked Up*, l'héroïne, enceinte après une nuit de beuverie, ne songera même pas à prononcer le mot avortement), engoncée dans un sentimentalisme cucul aussi moraliste que vulgaire. L'héritage est gaspillé. Du rire sophistiqué provoqué par la comédie du remariage, les films d'Apatow sont passés au ricanement gras, au gloussement à la *Beavis and Butthead*.

C'est un éclat de rire bien différent que provoquent les films de Ben Stiller. Car, en s'inscrivant dans le sillage des grandes parodies loufoques d'un Jerry Lewis par exemple, Stiller insuffle également au genre une bouffée de fraîcheur, passant au crible de son humour féroce les principaux travers de nos sociétés. Sous les dialogues prêts à faire mouche à tout instant, les clins d'œil ironiques, les déguisements absurdes, la subversion n'est pas loin. De la solitude d'un



installateur de câble prêt à tout pour avoir un ami (*The Cable Guy*, 1996), au culte de la beauté dans *Zoolander* (2001) en passant par la célébrité et le mode de production américain dans *Tropic Thunder* (2008, hilarante relecture du documentaire *Hearts of Darkness* où Stiller lui-même, Jack Black et Robert Downey Jr se payent aussi la tête des acteurs américains au jeu stéréotypé), Stiller mêle en effet à la parodie traditionnelle un sens de la satire sociale

(tel John August poursuivant avec humour son rêve: l'obtention d'un rendez-vous avec Drew Barrymore dans *My Date with Drew*), ou de façon aussi creuse qu'inepte (Réal Béland dans *Nos voisins Dhantsu*), cette tendance semble également avoir trouvé récemment un homme sur qui elle paraît pouvoir compter. Cet homme, c'est Larry Charles. Ancien scénariste de *Seinfeld* et réalisateur de *Curb Your Enthusiasm*, il a également



The 40-Year-Old Virgin




Forgetting Sarah Marshall



Religulous

particulièrement jubilatoire. La maxime célèbre de Bergson pointe ici: «le rire châtie certains défauts à peu près comme la maladie châtie certains excès». Des comédies réalisées par Danny De Vito (*The War of the Roses*, *Death to Smoogy*, etc.) à celles jouées par Will Ferrell (*Talladega Nights: The Ballad of Ricky Bobby*, *Blades of Glory*, etc.) en passant par cet ovni qu'était *Napoleon Dynamite* (qui révéla l'acteur Jon Heder), beaucoup se sont inscrits dans ce système du rire-référence aux résonances parfois plus subtiles qu'il n'y paraît.

Qu'ils fassent fructifier ou non leur héritage, les systèmes mastodontes de Stiller et d'Apatow sont donc ceux qui se partagent aujourd'hui le grand gâteau du rire américain. Mais la concurrence guette. Car reste dans ce paysage une troisième voie, moins tributaire du passé, plus originale et audacieuse. Une voie que l'on pourrait croire inspirée par ce mot de Beaumarchais: «je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer». Un troisième rire, donc, dont on attend avec impatience les développements et qui vient bousculer le spectateur dans son confort habituel, cela en utilisant le documentaire comme nouvelle arme de l'arsenal comique. Ce rire, c'est le rire-malaise. Déjà expérimenté en 1975 dans les fausses séquences documentaires qui ouvraient et fermaient *Monty Python and the Holy Grail*, ou plus encore par la bande de Johnny Knoxville dans *Jackass The Movie* (coscénarisé par Spike Jonze), cette façon de faire découle elle aussi, comme les deux autres d'ailleurs, d'expérimentations télévisuelles. Plus particulièrement de la série-culte britannique *The Office*, où Ricky Gervais (dont Steve Carell reprendra le rôle dans la version américaine!) nous faisait grincer des dents en chef d'entreprise veule, suivi par une fausse équipe documentaire. Comme un caillou dans la chaussure, le documentaire (même faux, comme dans ce cas) vient apporter cette dimension supplémentaire propre à changer la nature de nos rires. Car, en se collant à la réalité, cette tendance frappe extrêmement juste: en riant des situations quotidiennes que l'on nous montre, en se gaussant de tel ou tel trait de caractère particulièrement peu reluisant, c'est de nous-mêmes que nous sommes aussi en train de rire. Aucun usage, aucune convenance, aucune croyance ne semble pouvoir y résister. Utilisée au cinéma par certains de façon inoffensive et charmante

présidé à la création de *Borat: Cultural Learnings of America for Make Benefit Glorious Nation of Kazakhstan*, où le comédien Sacha Baron Cohen se transforme en idiot des Balkans pour faire avouer à l'Amérique profonde ses travers les moins avouables, et de *Religulous*, documentaire où le comédien satiriste Bill Maher s'interroge sur l'utilité de la religion. En laissant ses héros se frotter au pire de l'Amérique puritaine et bien-pensante, en brouillant sans cesse les pistes entre réalité et fiction, Charles s'impose en maître de ce rire-malaise que provoquent ces regards dans le grand miroir du monde, tout prêt à bousculer nos certitudes. Sa façon de procéder est certes agaçante, dérangeante, provocante. Mais aussi bien plus importante qu'il n'y paraît. Car, dans un monde de plus en plus formaté, de plus en plus étouffant, où la pensée libre n'est souvent qu'une jolie théorie, ce rire-malaise apparaît également comme une soupape de sécurité essentielle. 

1. Stanley Cavell, *À la recherche du bonheur. Hollywood et la comédie du remariage*, Paris, Éditions des Cahiers du cinéma, 1993.



Borat: Cultural Learnings of America for Make Benefit Glorious Nation of Kazakhstan